

Les spiritualités
dans le travail socio-éducatif

ONT COLLABORÉ À CET OUVRAGE

Baptiste Brodard
Edward R. Canda
Michel Delage
Pamela Ebstynne King
Bruno Michon
Jean-Marie Petitclerc
Nicolas Roussiau

Sous la direction de
Mael Virat et Daniel Verba

Les spiritualités dans le travail socio-éducatif

Préface de Marie Rose Moro

Ce livre n'aurait pu exister sans les contributions des auteurs et sans l'aide précieuse d'un certain nombre de personnes. Nous tenons à remercier particulièrement Delphine Bruggeman, Hélène Chéronnet, Marie Frouin, Faïza Guélamine, Jean-Marie Gourvil, Amandine Kervella, Pierre Lescure, Dominique Mantelli, Magali Nayrac, Florent Pasquier et Franck Tiret. Nous remercions également les institutions qui en ont soutenu le projet : l'École nationale de protection judiciaire de la jeunesse (ENPJJ) et l'Institut de recherche interdisciplinaire sur les enjeux sociaux contemporains (IRIS).

Conception de la couverture :
Anne Hébert

Illustration de couverture :
La Glaneuse, *Libre*, 2014

Version PDF © Éditions érès 2022
CF - ISBN PDF : 978-2-7492-7261-0
Première édition © Éditions érès 2022
33, avenue Marcel-Dassault, 31500 Toulouse, France
www.editions-eres.com

Partagez vos lectures et suivez l'actualité des **éditions érès** sur les réseaux sociaux



Aux termes du Code de la propriété intellectuelle, toute reproduction ou représentation, intégrale ou partielle de la présente publication, faite par quelque procédé que ce soit (reprographie, microfilmage, scannérisation, numérisation...) sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

L'autorisation d'effectuer des reproductions par reprographie doit être obtenue auprès du Centre français d'exploitation du droit de copie (CFC), 20, rue des Grands-Augustins, 75006 Paris, tél. 01 44 07 47 70, fax 01 46 34 67 19.

Table des matières

PRÉFACE

Ce à quoi on croit ?

Marie Rose Moro 7

INTRODUCTION

Daniel Verba, Mael Virat 15

I

Quels rapports le travail social entretient-il avec les spiritualités ?

FAITS SPIRITUELS ET INTERVENTIONS

SOCIO-ÉDUCATIVES

Entre sécularisation, recomposition et émergence
de nouvelles religiosités

Daniel Verba 27

Spiritualités : de quoi parle-t-on ? 28

Peut-on parler de « faits spirituels » ? 30

Les paradoxes de la sécularisation 32

L'émergence de nouvelles religiosités
ou la revanche du paganisme 35

Spiritualités et travail social 37

Les ravages de la postmodernité 40

Conclusion : vers un tournant spiritualiste ? 42

RELIGION(S) ET SPIRITUALITÉ(S) DANS LE TRAVAIL SOCIO-ÉDUCATIF : PARADOXE ET LEVIER D'UN SUJET TABOU	
<i>Bruno Michon</i>	47
Religion et intervention sociale, un sujet tabou.....	48
La religion dans l'intervention sociale, une actualité brûlante.....	52
En guise de conclusion : pour un travail socio-éducatif apaisé vis-à-vis de la spiritualité.....	60
TRAVAIL SOCIAL INSTITUTIONNEL ET MOBILISATION DE RÉFÉRENTS IDENTITAIRES : ÉLÉMENTS RELIGIEUX ET ETHNIQUES DANS L'INTERVENTION SOCIALE EN MILIEU CARCÉRAL EN SUISSE ROMANDE	
<i>Baptiste Brodard</i>	67
Référénts ethnico-culturels et résurgence du religieux dans le travail social.....	69
Méthodologie de recherche.....	72
Intervenants sociaux et aumôniers : des postes différenciés, concurrents ou enchevêtrés ?.....	74
L'ère de la « gestion de la radicalisation ».....	76
Entre tentations et résistances à mobiliser les dimensions spirituelles et religieuses dans l'intervention : le paradoxe des praticiens.....	80
Conclusion.....	83

II

La spiritualité comme ressource

LA SPIRITUALITÉ COMME BOUSSELE : ACCOMPAGNER LES JEUNES VERS L'ÉPANOUISSEMENT	
<i>Pamela Ebstynne King</i>	91
Définition des termes.....	93
Cadre conceptuel.....	96
La spiritualité comme boussole.....	106

La spiritualité qui dérape.....	110
Conclusion	113
SPIRITUALITÉ IMPLICITE ET DÉSISTANCE :	
QUELQUES PISTES DE RÉFLEXION	
<i>Nicolas Roussiau</i>	117
Comment distinguer la religion de la spiritualité ?.....	118
La spiritualité religieuse et areligieuse.....	120
La spiritualité explicite et implicite : utilité de la dimension implicite.....	124
Quelles sont les différentes dimensions de la spiritualité ?.....	127
La spiritualité implicite (religieuse et areligieuse) présente-t-elle des liens avec le processus de désistance ?	130
LA SPIRITUALITÉ DES ÉDUCATEURS :	
UNE RESSOURCE POUR LA RELATION ÉDUCATIVE ?	
<i>Mael Virat</i>	141
La spiritualité dans le flou ?	142
La spiritualité, une ressource face au stress professionnel.....	146
Des valeurs et des normes morales.....	153
Un moyen de connexion avec certains jeunes.....	157
Conclusion : au-delà de la neutralité ?.....	160

III

Vers des pratiques intégrant la dimension spirituelle

ABORDER LA DIVERSITÉ SPIRITUELLE	
DANS LA PRATIQUE PROFESSIONNELLE	
DU TRAVAIL SOCIAL : PRINCIPES ET LIGNES	
DIRECTRICES DÉONTOLOGIQUES AVEC EXEMPLES	
<i>Edward R. Canda</i>	169
Définitions de la spiritualité et de la religion.....	170
Valeurs et principes fondamentaux.....	175

Lignes directrices pour une prise de décision éthique.....	178
Pratiques tenant compte de la spiritualité.....	181
Conclusion	189
PRISE EN COMPTE DE LA SPIRITUALITÉ ET RESPECT DE LA LAÏCITÉ DANS LE TRAVAIL SOCIO-ÉDUCATIF L'expérience du réseau Don Bosco Action Sociale	
<i>Jean-Marie Petitclerc</i>	193
La prise en compte de la dimension spirituelle dans les pratiques professionnelles.....	195
Un exemple d'enracinement des pratiques professionnelles dans une spiritualité de l'éducation	201
Vivre l'esprit de laïcité dans le respect de la dimension spirituelle.....	205
Conclusion	209
LA SPIRITUALITÉ DANS L'ACTIVITÉ PROFESSIONNELLE DE L'ÉDUCATEUR : UNE NÉCESSITÉ, UNE APTITUDE, UNE RESSOURCE	
<i>Michel Delage</i>	211
Qu'est-ce que la spiritualité ?.....	211
De l'esprit à la spiritualité.....	213
La spiritualité : une aptitude et une recherche	215
La spiritualité comme nécessité et comme besoin	217
La spiritualité comme ressource dans le travail socio-éducatif.....	218
Conclusion : de la spiritualité à la résilience, l'éducateur comme tuteur.....	227
PRÉSENTATION DES AUTEURS.....	231

Préface

Ce à quoi on croit ?

« Croire, c'est croire ne pas croire »
Pouillon (1993, p. 10).

Il importe de poser la question de ce à quoi on croit et de son influence sur nos êtres, sur nos vies et surtout – c'est l'objet de ce livre courageux – sur nos pratiques, sur nos manières de voir et de faire. Souvent on craint les croyances de nos patients ou des personnes avec qui les professionnels socio-éducatifs travaillent, et on affirme sans sourciller que peu importe ce à quoi on croit, cela n'a aucune incidence sur nos positions professionnelles. C'est d'ailleurs une position très française qui pense pouvoir séparer, de manière étanche, nos croyances privées et une laïcité publique qui serait vierge de toute croyance, une laïcité sans contenu ou parfois, sans s'en rendre compte, une laïcité qui devient une nouvelle croyance aux yeux de ceux qui ne croient pas en cette laïcité si singulière. Les religions relient et enferment à la fois, c'est un fait, aussi bien les nôtres que celles des personnes que nous suivons.

Pourtant, le besoin de croire est grand aussi bien individuellement que collectivement, aussi bien au niveau privé que

public, et le monde contemporain nous a montré qu'il était friand de croyances voire de radicalités. Ces nouvelles formes de croyances parfois mondialisées entraînent des polarisations qui divisent et menacent le lien éducatif, médical et même social. Quel besoin humain cela traduit-il, et comment s'exprime cette nécessité qui prend mille et une formes ? Où se loge le sacré, dans nos croyances, dans nos rites, dans nos religions, dans nos enfants, dans nos mères ? Peut-on l'abraser totalement et faire de nous des êtres et des acteurs totalement rationnels et dépourvus de cette soif d'idéal que les poètes revendiquent ?

Dans ma consultation, il y a quelques mois (Moro, 2020), un jeune mineur isolé qui vient de Guinée-Conakry en passant par la Mauritanie, le Maroc et l'Espagne – appelons-le Cherif –, me raconte l'épisode suivant en soninké : « Vous savez, venir en France, c'est une aventure encore plus grande que d'aller en brousse. Quand j'étais en Mauritanie, nous allions dans la forêt avec mes amis pour prouver que nous étions courageux et que nous ne craignons pas la nuit. Nous restions une semaine et la nuit, je veillais souvent sur mes amis car moi, je n'avais pas peur du noir, ni des animaux sauvages. Quand nous avions soif, j'allais voir mes amis peuls qui étaient à une heure de marche de là où nous étions et je leur demandais du lait pour boire. Certains d'entre nous buvaient ce lait et d'autres mettaient du petit mil dans le lait pour se rappeler ce que nous mangions enfants dans nos maisons. Pendant que j'étais seul au milieu de l'obscurité, un *djinn*¹ venait me parler et ensuite je récitais une sourate du Coran pour que nous soyons tous protégés. »

Quel statut puis-je donner à ce récit qui mêle des concepts animistes (initiation des jeunes gens dans la brousse, esprits...) et prière coranique ? Et comment cela interfère-t-il avec mon système de croyance (je crois à un Dieu ou non, je crois que le monde est animé et que l'invisible existe...) ? Quels sont les

1. Esprit dans le monde islamique.

effets de ce récit sur moi et sur ma manière de comprendre le chemin de Cherif et surtout de l'aider à grandir ici, à apprendre le français et la vie ici, car tel est son choix de quitter sa famille, de fuir son pays pour venir tenter l'aventure en France, seul ? Et c'est bien plus difficile que de survivre dans la brousse en Mauritanie, ne cesse-t-il de répéter, comme s'il pensait que nous ne pouvions pas comprendre.

Croire, c'est aussi admettre une incertitude comme le dit si bien Pouillon (1993, p. 10), qui s'oppose à la certitude de la vérité ou d'une idéologie imposée. C'est pourquoi c'est si important à l'adolescence et chez les jeunes gens que nous accompagnons. Croire pour échapper à « d'épuisants tourniquets », au sens que Sartre donnait à ce mot. Et c'est bien ce qu'exprime Cherif lorsqu'il dit qu'il a quitté son monde pour répondre à des questions aussi bien matérielles qu'existentielles. Cherif cherche un sens, il trouve des mythes : « Non seulement l'opposition du vrai et du faux, mais aussi du crédible et de l'incroyable ne servent en rien son analyse. Son intérêt, c'est sa construction, sa fonction, la manière dont il dit ce qu'il veut dire, aussi biscornu que cela puisse sembler : en somme, sa rationalité qu'il faut déceler, non pas en aval, du côté de la réalité, mais en amont, du côté de l'esprit qui l'élabore [...]. Le mythe n'est que sens : il permet de penser un monde auquel, et c'est en cela qu'il est efficacement illusionniste, il en donne trop » (*ibid.*, p. 37). Mais ces mythes ont autant d'effet sur ceux qu'on rencontre, et qui nous les racontent lorsqu'ils pensent que c'est possible, que sur nous. Souvent, ils les gardent pour eux, de peur de nous faire fuir et de se voir privés d'une aide ou d'un projet. D'où l'importance de comprendre la fonction de ces mythes, de ces fragments d'idéologies ou de rêves.

Convenons que nous avons tous « soif d'impossible », comme le dit Paul Valéry². Et que serions-nous sans le secours de ce qui n'existe pas ? Telle est la question que Lydie Salvayre (2021) pose à propos de la littérature, mais les croyances font aussi partie de cet invisible comme les religions.

Or, notre monde se rétrécit malgré les moyens de communication qui devraient permettre de se parler, de voyager, d'échanger, d'apprendre les uns des autres, plus facilement. On évoque plus volontiers le djihadisme, le nihilisme, la violence, les bouleversements de la mondialisation que l'engagement, les valeurs, l'envie d'ailleurs. Dans ce monde, quelle place pour notre jeunesse, pour nos enfants et ce à quoi ils croient ? Quelles promesses faire à ceux qui naissent aujourd'hui et à ceux, adolescents, qui pour devenir adultes ont besoin de désirer le monde et de vouloir le changer ? Comment permettre à nos enfants de faire leur propre récit et de construire leurs propres croyances ?

Je m'inquiète de voir les rêves de notre jeunesse détruits, ou moqués. Mais parfois, je m'inquiète aussi de ne pas la voir assez combative, de la voir renoncer devant un effort qui lui semble indépassable tant on lui a dit que le monde est injuste et tragique. Je m'inquiète de la non-convocation de la diversité de la connaissance et de celle des imaginaires.

Nous avons un rôle important à jouer auprès de la jeunesse dont nous sommes, pour l'heure, responsables. Et nous devons croire en elle même si ses croyances diffèrent des nôtres. Parfois en la regardant, nous repensons à notre propre jeunesse : n'y faisait-il pas bon vivre ? Les idéaux n'étaient-ils pas plus forts ? Tout cela n'est qu'une vue de l'esprit. Nulle objectivité, juste un récit retravaillé par les yeux d'adultes et par ceux d'une époque. Le monde dans lequel nous avons grandi n'était ni plus beau, ni moins beau que celui dans lequel nous vivons actuellement.

2. « Mon âme a plus de soif d'être étonnée que de toute autre chose. L'attente, le risque, un peu de doute, l'exaltent et la vivifient bien plus que ne le fait la possession du certain » (Valéry, 1978, p. 40).

Il est, tout simplement. Mais de cette perspective naît l'obsession du déclin ou du retour en arrière. Comment voulez-vous que jeunesse se fasse si on ne cesse de lui répéter qu'elle vit une époque affreuse et que nous courons à notre perte ? On ne peut accuser cette jeunesse de maux qui ne relèvent pas d'elle, ni de briser ses rêves ou de ne pas croire en eux. Tel groupe de jeunes vient de créer une clinique du droit à Paris, remède à l'injustice ; tel autre imagine un astucieux dispositif pour que les familles précaires puissent se grouper pour acheter de l'énergie...

Plutôt que d'avoir peur ou de perdre espoir, ce que nous demandent nos jeunes, c'est d'être authentiques et de leur transmettre des histoires et des outils de vie. Mais cette transmission ne doit pas être un fardeau, au contraire, il s'agit de liberté et d'optimisme.

C'est pourquoi nous devons apprendre à nos enfants à être libres de construire leur propre identité dans un monde qui leur donne parfois envie de ne jamais sortir de chez soi. Libres de vouloir changer le monde mais surtout de s'en donner les moyens.

Certes, ce n'est pas si facile de croire en nos enfants et de les considérer avec bienveillance. Pour Marcel Conche, métaphysicien, quelle que soit la position philosophique que l'on prenne, on est obligé de penser la condition des enfants, et dans cette condition arrive au premier plan celle des violences qu'on leur fait subir au nom de ce que chaque société considère comme nécessaire pour grandir et devenir une femme ou un homme. Et quelle que soit cette société, la dose est grande, toujours. Elle se situe parfois dans des attentes ou des projections différentes, mais cette violence est toujours présente. Sans doute y a-t-il une dose nécessaire et incompréhensible ; la violence du réel, en quelque sorte. Cependant on peut légitimement s'interroger sur l'intensité de cette violence, sur l'universalité des pressions qu'on exerce sur eux, de la crainte ou de la déception qu'on nourrit si vite à leur égard.

En d'autres temps troublés, au cours de la Seconde Guerre mondiale, le génial Winnicott, pédiatre et psychanalyste anglais, insistait sur le fait que l'objectif de toute intervention auprès des enfants était de leur permettre de penser ou d'être capables de penser à nouveau que « la vie vaut la peine d'être vécue » pour elle-même, par elle-même et pour les autres (1975). Cet objectif reste aujourd'hui plus actuel que jamais. Et, de manière encore plus optimiste, qu'est-ce qui peut permettre « d'élever des enfants capables d'édifier un monde meilleur que celui qu'ils tiennent de nous » ? Pour Devereux (1968), l'inventeur de l'approche transculturelle – c'est-à-dire d'une position qui puisse s'appliquer à tous quels que soient sa culture ou son lieu de vie –, c'est la croyance en nos enfants qui peut permettre ce changement, ce progrès, ce supplément d'âme. Pour ma part, je crois qu'au-delà de la clinique, c'est tout simplement la tâche de tous les parents, des professionnels et de la société tout entière que de croire que nos enfants sont créatifs et feront mieux que nous, pas seulement en termes d'ascenseur social mais en termes collectifs, de bien commun.

C'est ce que les enfants dont je m'occupe m'ont appris. Je rencontre des enfants et des adolescents d'ici qui ont perdu l'envie de vivre, qui ont peur de l'école, qui attaquent leur corps ou la vie qui est en eux. Je rencontre aussi des adolescents de familles du monde entier, qui ont migré pour venir chez nous se protéger ou simplement vivre. Je rencontre aussi ces aventuriers que sont les mineurs non accompagnés, véritables Don Quichotte des temps modernes, qui traversent l'Europe et les mers pour venir, seuls, tenter leur chance en France ou sur leur chemin de l'Angleterre. À chaque rencontre avec Solenn, Marie, Antoine, Ali, Massoud, Soledad, Vicky, ou une de leurs sœurs, un de leurs frères, je réalise ma chance de me trouver sur leur chemin, d'être autorisée par eux à intervenir dans leur vie, pour être un médiateur entre eux et le monde et trouver, avec eux, la meilleure façon d'agir sur lui. Et travailler sur nos croyances

tel que le font les auteurs de ce livre nous permet de mieux les accompagner sur leur propre chemin. Je parle ici des enfants et des adolescents, qui sont l'avenir, mais il en va de même pour tous ceux qui traversent des moments de vulnérabilité, tous les publics des professionnels du champ éducatif dont on peut lire ici les réflexions, qu'ils soient chercheurs ou acteurs de ce champ.

Ce qui caractérise la jeunesse, c'est la nécessité d'inventer, d'innover, d'imaginer des manières de faire, de modifier les hiérarchies, de vivre, de s'engager, d'expérimenter toutes les formes de liberté, modalités adaptées à leur temporalité, à leur subjectivité aussi. Il y a sans doute un peu de transgression dans toute jeunesse, une envie de s'émanciper de la tutelle et des conseils parentaux ou de ceux des professionnels qui croient savoir, mais c'est beaucoup plus que cela ! C'est avant tout une forme d'engagement dans la vie, d'invention de formes et de manières qui correspondent à cet âge de la diversité, de la nécessité d'advenir et de penser et de faire par soi-même.

Toutes ces personnes que nous rencontrons dans le champ médical ou socio-éducatif nous obligent aussi à avancer dans la création d'imaginaires de la diversité, qu'elle soit psychologique, sociale ou culturelle. Imaginaires si importants pour ne pas renoncer à changer le monde ou du moins son lien au monde où il y aurait une place pour chacun et pour tous. Et comme le dit Mabanckou (2016), « refusez la départementalisation de l'imaginaire ».

Il faut lire ce livre profondément contemporain pour mieux comprendre, et surtout mieux agir avec nos croyances et celles de ceux avec qui nous travaillons.

Être un professionnel aujourd'hui, c'est d'abord assumer cet imaginaire et cette vision du futur, des futurs, des possibles, pour tous ceux que nous accompagnons et qui nous enseignent la vulnérabilité et la beauté du monde.

Marie Rose Moro

BIBLIOGRAPHIE

- DEVEREUX, G. 1968. « L'image de l'enfant dans deux tribus : Mohave et Sedang », *Revue de neuropsychiatrie infantile et d'hygiène mentale de l'enfant*, 4, p. 25-35.
- FINCO, R. 2019. *Maîtres et disciples. Analyse transculturelle du parcours migratoire de l'école coranique à l'Europe*, Paris, La Pensée sauvage.
- KRISTEVA, J. ; MORO M.R. 2020. Avec O. Amblard, *Grandir c'est croire*, Paris, Bayard.
- MABANCKOU, A. 2016. *Lettres noires : des ténèbres à la lumière*, Paris, Fayard
- MORO, M.R. 2020. *Guide de psychothérapie transculturelle*, Paris, In Press.
- POUILLON, J. 1993. *Le Cru et le Su*, Paris, Le Seuil.
- SALVAYRE, L. 2021. *Rêver debout*, Paris, Le Seuil.
- VALÉRY, P. 1978. *Une soirée avec Monsieur Teste (1927)*, Paris, Gallimard.
- WINNICOTT, D.W. 1975. *De la pédiatrie à la psychanalyse (1935-1963)*, trad. fr., Paris, Payot.

Introduction

Daniel Verba
Mael Virat

Il existe une abondante littérature sur les religions ou les faits religieux. De nombreux experts débattent depuis longtemps de la ou des définitions du religieux et l'on peut convenir qu'il existe bien, en France, un champ scientifique structuré qui réunit sociologues, anthropologues, psychologues et experts, pour interroger et analyser cette dimension importante des expériences et des identités humaines. Il en est tout autrement de la ou *des* spiritualités, comme il est préférable de le formuler, tant la diversité de leur expression et surtout l'absence de définition consensuelle (Oman, 2013 ; Tarot, 2011) semblent imposer le pluriel et laisser libre cours à des interprétations passionnées. « On reconnaît le spirituel, confirme Régis Debray (2003), à cela qu'il récuse les définitions. »

Pourtant, une littérature internationale relativement récente, en particulier dans le champ de la psychologie, fait des spiritualités un domaine de recherche dans lequel s'accumulent les travaux empiriques et les perspectives théoriques. Cet engouement académique a tout particulièrement inspiré la recherche sur le travail social, notamment en protection de l'enfance, domaine qui leur fait depuis plus de vingt ans une place importante (Cheon et Canda, 2010), comme en témoigne, par exemple,

l'existence de revues scientifiques spécialisées sur le thème des spiritualités dans le travail social. La méconnaissance de ces approches en France fournit sans doute l'une des premières raisons de proposer un ouvrage sur cette thématique.

Le recours au terme de spiritualité, dans le vocabulaire courant puis dans les travaux de recherche, connaît un véritable essor depuis les années 1970 (Zinnbauer et coll., 1999). Cette impulsion semble concomitante au déclin de l'engagement des individus dans les pratiques religieuses institutionnalisées. Comprendre cette évolution implique, pour de nombreux auteurs, de s'appuyer sur des définitions de la spiritualité et de la religion qui, dorénavant, mettent en avant leurs oppositions. En effet, là où une perspective plus traditionnelle regardait la spiritualité comme un aspect de la religion, les usages plus récents consacrent un détachement du concept de spiritualité de son origine religieuse. Cette disjonction rend la spiritualité compatible avec la valeur centrale que les individus accordent à leur subjectivité (Hodge, 2018), et permet de concevoir l'existence d'une spiritualité plus individuelle, sans religion.

L'histoire des religions peut dès lors être observée depuis cette perspective nouvelle. Ainsi, si l'expérience religieuse relève du collectif et suppose le partage de cérémonies, de rituels, de grands messes ou de pèlerinages, le spirituel est l'épreuve singulière de ce que Maître Eckart appelait avec élégance « ce mystère incréé du dedans de soi-même » (2009), l'union singulière de la créature à son créateur, l'extase ou la révélation telle que les grands mystiques, souvent détestés ou exclus des institutions religieuses en raison de leur trop grande indépendance, l'ont expérimentée. Et beaucoup de mystiques, au nom d'une spiritualité souveraine, se sont émancipés du cadre de pensée dominant pour appeler à des réformes religieuses au prix d'un exil communautaire. À ce titre, Jésus, Bouddha ou Mahomet fondent de nouvelles religions en s'étant affranchis, au nom d'une spiritualité supérieure voire dissidente, de leurs

appartenances originelles, du judaïsme pour le premier et du polythéisme pour les deux autres. Ce sont donc à leurs épigones qu'il est revenu d'instituer leurs propos et de convertir cette exaltation d'abord perçue comme visionnaire, voire sectaire, en religion légitime.

Scruter ainsi le rapport entre religion et spiritualité permet de renouveler le questionnement sur leur place dans le travail social. En effet, si l'histoire de l'assistance sociale et des mouvements caritatifs ou de bienfaisance est marquée par une forte dimension religieuse, elle est aussi suivie par une période de professionnalisation, durant la seconde moitié du XX^e siècle, qui implique le rejet de cette dimension. Les premières travailleuses sociales étaient souvent issues de familles catholiques ou protestantes progressives, qui se donnaient pour mission de prendre soin et d'éduquer les classes populaires (Verdez-Leroux, 1978). Lorsque ces femmes bénévoles ont commencé à se professionnaliser, que les premières formations médico-sociales sont apparues, les dimensions religieuse et spirituelle, alors indissociables, se sont peu à peu estompées, permettant à l'action sociale de s'extraire du bénévolat et de la charité et de gagner ainsi une légitimité professionnelle fondée sur les sciences humaines, notamment la psychologie. Le développement du travail social au cours du XX^e siècle est donc corrélé à cette émancipation, d'où la méfiance consubstantielle des travailleurs sociaux d'aujourd'hui à l'égard de ces origines religieuses, et le sentiment d'une possible régression s'ils étaient à nouveau assignés aux dimensions genrée, caritative et bénévole de leurs métiers (Verba, 2019).

Dans ce contexte où la spiritualité s'est dissociée du religieux, cette méfiance n'exclut finalement plus tant un possible retour du spirituel dans l'action sociale, mais sous des formes renouvelées dans lesquelles les institutions religieuses ne jouent plus un rôle aussi central. La professionnalité pourrait désormais se combiner à des valeurs spirituelles sans pour autant se contredire,

comme on peut l'observer dans certaines associations encore marquées par leurs engagements historiques, mais largement œcuméniques dans leurs actions présentes (ATD quart monde, le Secours catholique, la CIMADE, l'OPEJ, le Croissant rouge...). L'autonomisation des spiritualités pourrait même être amenée à jouer un rôle encore plus important dans l'Hexagone où, d'une part, le sécularisme et, d'autre part, le poids d'une laïcité souvent vécue comme normative, voire coercitive, tiennent à distance, pour le moment, toute référence à des valeurs religieuses ou spirituelles. Selon un sondage (WIN-Gallup International, 2012) la France aurait le quatrième niveau d'athéisme (ni religion ni croyances spirituelles) le plus élevé au monde (29 %) et l'un des niveaux de religiosité les plus bas (37 %). Cette étude a été confirmée par les enquêtes annuelles de l'Observatoire de la laïcité, récemment dissout.

En outre, des études à l'étranger révèlent que les professionnels de l'aide souscrivent à des valeurs plus anticléricales que la population générale (Guérin, 2012) et l'on peut faire l'hypothèse qu'il en va de même en France, ce qui impliquerait que les travailleurs sociaux y ont sans doute un rapport particulièrement distant avec les considérations religieuses des usagers. Dans ce contexte, aborder le sujet de la religion par la dimension spirituelle devrait permettre un regard plus apaisé. Nous faisons l'hypothèse que cette conversion de point de vue, une fois la spiritualité émancipée de la dimension religieuse et étendue à d'autres espaces de la vie humaine, pourrait aussi s'accompagner d'un changement de rapport au religieux lui-même. Vue comme l'une des expressions possibles de la spiritualité, la religion susciterait peut-être moins de résistances : sa place dans le travail social pourrait également être reconsidérée.

La connotation moderne, souvent positive, de la spiritualité est liée à la reconnaissance de son importance dans la vie de nombreuses personnes. « Je crois donc j'existe », avait dit un jour un jeune homme à la sociologue Faïza Guélamine alors qu'elle

(www.revuelautre.com, www.marierosemoro.fr). Elle a récemment publié avec J. Kristeva *Grandir c'est croire* (Bayard, 2020).

Jean-Marie Petitclerc, ancien élève de l'École polytechnique et éducateur spécialisé diplômé d'État, a dirigé durant quarante années des équipes de prévention spécialisée dans des quartiers prioritaires de la politique de la ville (Chanteloup-les-Vignes, Argenteuil) et des foyers d'action éducative habilités par le ministère de la Justice (dans la banlieue de Caen et celle de Lyon). Il coordonne aujourd'hui le réseau Don Bosco Action Sociale, qui fédère quatre-vingts établissements et services auprès des jeunes en difficultés répartis en France, en Belgique, en Suisse et au Maroc. Ses écrits portent sur l'éducation spécialisée et il a récemment publié *Prévenir la radicalisation des jeunes* (Salvator, 2017).

Nicolas Roussiau est professeur de psychologie à l'université de Nantes (Laboratoire LPPL, EA 4638). Après des recherches sur les représentations et les croyances sociales, il débute à partir de 2010 une série d'études sur la spiritualité religieuse et non religieuse (areligieuse). Ses travaux sont au croisement de plusieurs disciplines de la psychologie. Il s'intéresse notamment aux effets des différentes dimensions de la spiritualité sur la santé mentale et physique. Il a récemment publié avec É. Renard *Psychologie et spiritualité. Fondements, concepts et applications* (Dunod, 2021).

Daniel Verba est sociologue, chercheur à l'IRIS, Institut de recherche interdisciplinaire sur les enjeux sociaux contemporains (UMR 8156, CNRS, EHESS, INSERM, USPN). De 2016 à 2020, il a été vice-président en charge des relations internationales et référent « racisme-antisémitisme-homophobie » de l'université Sorbonne-Paris Nord. En 2016, Daniel Verba a participé à la mission Thierry sur la lutte contre la radicalisation (Direction générale de la cohésion sociale) et a représenté la Conférence des présidents d'université (CPU) à la commission professionnelle consultative du travail social et de l'intervention sociale (CPC) placée auprès du ministre chargé des Affaires sociales. Il forme depuis plusieurs années les formateurs référents « laïcité » de l'Éducation nationale et de la fonction publique territoriale (CNFPT), et est chargé de

mission « laïcité » de l'USPN. Ses travaux portent principalement sur les politiques socio-éducatives et les professions sociales, et plus récemment sur les faits religieux et la laïcité dans les métiers de l'intervention sociale. Il a récemment publié *Anthropologie des faits religieux dans l'intervention sociale* (IES Éditions, 2019).

Mael Virat est chercheur en psychologie à l'École nationale de protection judiciaire de la jeunesse (ENPJJ, Roubaix, ministère de la Justice) et associé au laboratoire Psitec (université de Lille, ULR 4072 – PSITEC – Psychologie : Interactions Temps Émotions Cognition). Ses travaux portent sur la dimension affective de la relation éducative dans différents contextes (école, protection de l'enfance...), sur les émotions des professionnels de l'éducation et sur l'attitude envers les autorités légales à l'adolescence. Il a récemment publié *Quand les profs aiment les élèves. Psychologie de la relation éducative* (Odile Jacob, 2019).